

Mercredi. Rio de Janeiro. Le 19 Avril 1876.

Mon bien aimé Gustave, seras-tu sur le point

1 M

de partir, ou bien me manquera-t-il encore deux ou
trois longs mois avant que ce jour bien heureux (du moins
pour moi) soit fixé? Je n'en sais rien encore, mais mes lettres
et M^{re} Karl ont dû te dire ce que j'en pensais. Tu me remer-
ciais, à la réception de ma seconde lettre, de ma constance à t'écri-
re, croyais-tu donc chéri, que je t'oublierais si vite? Il est vrai
que je ne sors presque pas et que je n'ai pas beaucoup de nou-
velles à te donner, mais quand on aime et qu'on aime sérieuse-
ment et follement en même temps, n'a-t-on pas toujours quel-
que chose à se dire? Et nos 5 enfants, et les visites et mon petit
train train de ménage, j'avoue que tout cela n'est pas toujours
amusant, mais je suis habituée à te communiquer toutes mes ac-
tions, toutes mes pensées et c'est ce que j'ai fait régulièrement
à chaque courrier. D'ailleurs n'aurais-je à te parler que de mon
amour pour toi et pour nos petits chéris, que je ne serais ja-
mais à court. Merci, chéri aimé, des bonnes nouvelles que tu
me donnes sur tes affaires, j'en rends grâce à Dieu, l'heu-
reux d'une partie de mes prières, c'est sur ta santé malheu-
reusement que je ne suis pas si satisfaite. Tu souffres toujours,
pauvre chéri, cette pensée m'est si pénible. Pourvu, mon
Dieu, que les causes te fassent du bien! - Tu ne souffrais pas
le jour du dîner chez les de Geshin, tant mieux, j'envie So-
phie et Lion de t'avoir vu gai ce jour-là, mais je te remer-
cie de t'avoir procuré une soirée amusante. Quel dom-
mage que je n'aie pas été, avec mon petit mari, au théâ-
tre; nous aimons tant les têtes-à-tête tous les deux, pour revenir
le soir, et nous communiquant nos impressions! Pourvu que
mon petit mari ne s'habitue pas trop à cette vie de voyage
et de nouvelles impressions tous les jours, c'est tout ce que je
demande. Ah, je souffrirais tant si j'apprenais que soit dans
tes plaisirs, soit dans tes peines, tu m'oubliasses seulement pen-
dant une minute. Je veux que du moins par la pensée tu

Je m'associe à toutes tes actions. Je suis si fière et si heureuse d'oc-
cuper seule la première place dans ton cœur, dans ton esprit,
juge quelle chute, si une chute était possible. — Comment ce-
la se fait-il, chéri, que tu aies reçu par d'autres des nouvelles
plus rassurantes que les miennes ? Ne t'ai-je pas répété dans
toutes mes lettres que les enfants et moi nous nous portions à ra-
vir, que je pouvais beaucoup Mimi et Bibiche qui avaient
fait de grands progrès et que maman ou une de mes sœurs
se relèverait à tout de rôle pour coucher chez moi ? Je te
parle de haut de chose que j'aurais peut-être pu oublier
de te parler de bagatelles, mais jamais de tout ce qui peut
te tranquilliser sur nous. Oh, chéri, nous nous portons bien
et nous ne pleurons pas toujours, je dirai même, jamais, les
enfants sont gais et bien soucieux comme à leur âge. Ta fem-
me est plus bavarde que jamais et rit à gorge déployée quand
l'occasion s'en présente, cela n'empêche pas cependant, qu'elle
ait quelque fois son cœur comme dans un étai et qu'ordinaire-
ment elle ne choisit pas des témoins. C'est je n'ai plus le dé-
ssein des premiers jours, mais il me prend quelque fois des
inquiétudes, un malaise, un je ne sais quoi enfin, qui ne
se calme qu'à la réception de tes bonnes lettres, de tes affectueux
ses paroles. A me voir cependant on ne devine rien et ces jours-
là je suis plus bavarde que jamais. Qu'as-tu fait le jeudi
saint et le vendredi, n'as-tu pas beaucoup souffert ces jours-là ?
Dieu veuille que non, et que mon inquiétude n'avait au-
cune raison d'être ni pour toi particulièrement ni pour tes af-
faires. Si j'avais été riche je t'aurais envoyé un télégramme
ce jour-là, et dire, qu'il y a des gens qui croient s'aimer davantage
parce qu'ils peuvent se passer toutes sortes de fantaisies !
Suis-je assez coupable, cher bien aimé, de te parler de tous ces
oiseaux noirs qui me passent par la tête ? toi qui dois
avoir tant de soucis et de vrais soucis, mais vois-tu je t'en
parle parce que je suis plus calme une fois que je t'ai tout
confié, et pour te dire de m'écrire encore et toujours aussi

Je m'associe à toutes tes actions. Je suis si fière et si heureuse d'oc-
cuper seule la première place dans ton cœur, dans ton esprit,
juge quelle chute, si une chute était possible. — Comment ce-
la se fait-il, chéri, que tu aies reçu par d'autres des nouvelles
plus rassurantes que les miennes ? Ne t'ai-je pas répété dans
toutes mes lettres que les enfants et moi nous nous portions à ra-
vir, que je pouvais beaucoup Mimi et Bibiche qui avaient
fait de grands progrès et que maman ou une de mes sœurs
se relèverait à tout de rôle pour coucher chez moi ? Je te
parle de haut de chose que j'aurais peut-être pu oublier
de te parler de bagatelles, mais jamais de tout ce qui peut
te tranquilliser sur nous. Oh, chéri, nous nous portons bien
et nous ne pleurons pas toujours, je dirai même, jamais, les
enfants sont gais et bien soucieux comme à leur âge. Ta fem-
me est plus bavarde que jamais et rit à gorge déployée quand
l'occasion s'en présente, cela n'empêche pas cependant, qu'elle
ait quelque fois son cœur comme dans un étai et qu'ordinaire-
ment elle ne choisit pas des témoins. C'est je n'ai plus le dé-
ssein des premiers jours, mais il me prend quelque fois des
inquiétudes, un malaise, un je ne sais quoi enfin, qui ne
se calme qu'à la réception de tes bonnes lettres, de tes affectueux
ses paroles. A me voir cependant on ne devine rien et ces jours-
là je suis plus bavarde que jamais. Qu'as-tu fait le jeudi
saint et le vendredi, n'as-tu pas beaucoup souffert ces jours-là ?
Dieu veuille que non, et que mon inquiétude n'avait au-
cune raison d'être ni pour toi particulièrement ni pour tes af-
faires. Si j'avais été riche je t'aurais envoyé un télégramme
ce jour-là, et dire, qu'il y a des gens qui croient s'aimer davantage
parce qu'ils peuvent se passer toutes sortes de fantaisies !
Suis-je assez coupable, cher bien aimé, de te parler de tous ces
oiseaux noirs qui me passent par la tête ? toi qui dois
avoir tant de soucis et de vrais soucis, mais vois-tu je t'en
parle parce que je suis plus calme une fois que je t'ai tout
confié, et pour te dire de m'écrire encore et toujours aussi

souvent et aussi longuement que tu le pourras. Voila cher ami,
pourquoi je te prie et supplie de ne pas oublier ta sante dans
ce voyage. Il me semble (et c'est beaucoup dire) que j'y serai
prête à recommencer le même sacrifice de separation si
ta chere sante te revient. Mais il faut mieux que tu restes
en Europe 2 mois de plus s'il le faut et que l'année pro-
chaine soit toute à moi, à tes enfants, à tes affaires, et rien
à la maladie et à la separation. Je suis encore fâché, chéri,
de te dire toutes les folies qui me passent par la tête, c'est sans
doute pour cela que tu me crois inconsolable. Je le serais en
effet si je n'avais pas l'espoir de te revoir dans quelques mois.
Tu auras de mes nouvelles et de siennes nouvelles par M^{me} Karl,
elle est une bien bonne amie, je l'aime chaque fois un peu plus.
A la dernière visite que je lui ai faite à l'hôtel, le 17, je lui
ai remis une lettre pour toi, un simple petit souvenir, car ma
longue épître, c'est la poste qui s'en est chargée. Je ne l'ai
quittée, après 1 1/2 heure de bonne et intime causerie, que pour la
laisser partir de l'hôtel, elle devait aller rejoindre son mari
pour s'embarquer; cette separation m'a été pénible, je lui ai dit
adieu, au moins 10 fois avant de pouvoir m'en aller, elle aussi,
elle m'embrassait, mais de vrais baisers d'affection. Je me suis
qu'elle pensait en m'embrassant, sans doute elle avait de la peine
de quitter une amie pendant six mois, mais moi, non seu-
lement je perdais une amie, que j'aime réellement (j'ai été si
heureuse du retard du navire) mais, devines-tu, chéri, ce qui me
tourmentait surtout le plus en lui faisant mes adieux? C'était toi,
toujours toi, cela me rappelait ton départ, cela me rappelait que
dans 20 jours, dans 30 jours, elle te verrait, et moi, je restais à Paris.
Ne va pas lui dire tout cela au moins, au milieu d'une commu-
cation elle m'avait déjà fait le reproche que je ne pensais qu'à
toi, parce que à chaque instant ton nom me revenait sur les
lèvres, naturellement le reproche était pour rien. Elle a promis
de te donner un abrac, en me disant que si je n'en étais
pas contente, je le lui fasse dire. Tu me raconteras com-
ment cela s'est passé pour que je sache si je dois la gronder.

elle, ou bien si c'est toi, c'est son mari, j'espère, qui s'en char-
gera. Je vais maintenant te confier un secret qu'elle m'a dit,
un grand secret pour Rio, elle y tient comme à la prunelle
de ses yeux, pourquoi? je n'en sais rien, à cause des petites
concoques de ses bonnes amies, et puis elle veut faire la sur-
prise, dans 6 mois. Devines-tu? je te le dis tout bas tout bas
car pour toi, pas de secrets; c'est que cette fois-ci elle fait
son voyage à deux. C'est pour cela qu'elle est obligée de
ne pas revenir avec son mari. Le grand-mère s'en emmène de-
vant arriver qu'en septembre. Pauvre amie, je la plains d'être
obligée de se séparer de son mari, car elle l'aime bien elle
aussi, ~~mais~~ je comprends maintenant cette séparation. Mais je
t'avouerai que je suis presque sûre que cette séparation n'au-
ra jamais lieu, il y a des gens qui ont toujours de la chance.
Je voudrais bien, cependant, si Carl doit partir seul, que tu
viennes avec lui au mois de juillet. C'est un bon ami que tu
aurais avec toi et tu pourrais promettre à sa femme, qu'à
Rio je le soignerais bien. Pas un mot sur son secret, pas même
à Mathilde car cela reviendrait à Rio et elle l'a nié à toutes les
dames de sa connaissance, Il n'y a que moi qui le sache. — Berzi-
nha est au lit depuis le dimanche de Pâques pour une fausse
couche de 15 jours ou 1 mois; pour cela, on ne m'a pas demandé le
secret. Elle va bien, j'irai la voir demain. Secadinha est très-
aimable pour la famille depuis que sa sœur est à Petropolis.
Tu sais que je t'ai annoncée le recommencement des mails... le
8 du mois de mars, cela m'est revenu le 17 ^{prochain}, en revenant de ma
dernière visite à M^{me} Carl. Il y avait un peu de retard de 15 jours
et j'en étais déjà bien heureuse, car non seulement cela me don-
nait plus de force pour nourrir notre bébé, mais encore j'avais
un peu de chance pour ton retour, et maintenant, 3 mois après
ton retour, Dieu sait, enfin, part-pis, je pourrai arriver et me
laisser aimer sans aucune pensée. Et toi, qu'en dis-tu? — Faut-il
sevrer la petite à l'an, avant ton retour, ou bien dois-je la nour-
rir encore après l'an? Maintenant nous n'avons plus rien à gagner
pour moi je ne suis pas fatiguée et je bairrai ma petite ga-